



Autour du Cinquantenaire

Le haut de la rue de la Loi

Contournez le **rond-point Robert Schuman** par la rue Froissart et l'avenue d'Auderghem pour rejoindre le tronçon de la rue de la Loi qui vous sépare du parc du Cinquantenaire. A l'angle de la rue Froissart, à l'emplacement de l'immeuble de bureaux qui abrite une agence bancaire au rez-de-chaussée, se trouvait le plus bel atelier de peinture de la capitale, celui d'**Emile Wauters**. Il avait fait appel aux talents de Charles-Emile Janlet pour imaginer un hôtel particulier avec tourelle d'angle dans la plus pure tradition éclectique de la fin du 19^{ème} siècle.



Le quartier et le parc du Cinquantenaire



Rond-point Robert Schuman



3.500 m
 50' - 20'



© Coll. CDK

EMILE WAUTERS (1846-1933)

Rendu célèbre par La bataille d'Hastings (1868) ou encore La folie d'Hugo Van der Goes (1872), pour laquelle il obtient la médaille d'or au salon de Bruxelles, Emile Wauters est aussi l'auteur du Panorama du Caire qui était logé dans un pavillon arabisant construit au Cinquantenaire pour l'exposition internationale et coloniale de 1897 (p.154). On lui doit également des peintures murales à l'Hôtel de ville de Bruxelles. Si ses grands tableaux historiques ont assis sa notoriété, il se cantonne ensuite au portrait qu'il pratique avec bonheur dans son atelier parisien qu'il ne quitte plus à partir de 1890.

La compagnie d'assurances Royale Belge, aujourd'hui intégrée dans le groupe AXA, s'intéresse à l'îlot formé par la rue de la Loi et les avenues de Kortenbergh et de la Joyeuse Entrée dès 1955. Comme tout le quartier, il se compose de maisons particulières à trois étages aux façades étroites et aux plafonds élevés. La construction de la plupart



© coll. CDK

d'entre elles remontent aux années 1890, les plus anciennes étant situées à front du rond-point (1871). L'architecte du complexe de bureaux, qui ne passera assurément pas à la postérité, Jean Hendrickx van den Bosch, s'y attaque par le centre de l'alignement de la rue de la Loi. Trois maisons sont démolies pour la première tranche de l'immeuble à construire. Deux petits exemples rendent bien compte de la lâcheté des règles urbanistiques de l'époque: pour gagner du temps, le permis de démolir les maisons existantes est délivré pendant l'étude du projet; le fameux étage en toiture, situé en retrait de l'alignement de la rue, qui deviendra ensuite une tradition dans le ciel bruxellois, est généralement construit sans permis... et doit faire l'objet d'une régularisation a posteriori...

A l'exception de l'angle formé par les avenues de Kortenbergh et de la Joyeuse Entrée, de réalisation plus tardive (1979-1980), les autres phases du complexe s'enchaînent ensuite à un rythme soutenu entre 1957 et 1963. Le vaste ensemble de bureaux aux façades inexpressives abrite, dès l'origine, les services de la Commission européenne dont les premiers effectifs s'y sont regroupés dès 1958 (p. 192 et 223). Son propriétaire a confié à l'Atelier de Genval le soin de le reconstruire après évacuation des occupants, aboutie en juillet 2006.



1



© Coll. CDK



S'il ne reste plus une trace visible des hôtels particuliers qui ont été construits le long du Cinquantenaire un peu après son inauguration en 1880, l'**avenue de la Joyeuse Entrée** n'en a pas moins gardé, du côté de l'avenue d'Auderghem, une vocation résidentielle affirmée. C'est à l'angle de la rue de la Loi que se déroule, un peu avant la Seconde Guerre mondiale, la fameuse **affaire Buffin**, du



2

© Coll. AVB

nom de ce promoteur immobilier sans scrupules qui a fait construire la résidence du Cinquantenaire au nez et à la barbe des autorités publiques. Initialement, il s'agissait d'une tour de 14 étages, dont la silhouette, dessinée par les architectes Emile Goffay et Georges Misson, fait furieusement penser à celles des tours Eggerickx situées au square de Meeûs (p. 428).

EMILE GOFFAY (1910-1961)

Ardent défenseur des constructions en hauteur, Emile Goffay s'est illustré, dès 1932, par la construction d'un premier immeuble résidentiel de luxe au boulevard Brand Whitlock, première d'une longue série de réalisations du même type. Introduit dans le monde naissant de la promotion immobilière et de la finance, il construit nombre d'immeubles de bureaux, mais aussi des villas à la côte, à Anvers et au Congo belge. Il passera à la postérité pour la réalisation du vaste complexe de salles, de commerces et de bureaux de la galerie Louise (1950-1958). Adeptes de Le Corbusier, il s'inspire de ses lignes épurées pour la villa qu'il dessine pour ses parents avenue du Hockey (n° 135) à Woluwe-Saint-Pierre.



Les hôtels particuliers situés à l'angle de la rue de la Loi et de l'avenue de la Joyeuse Entrée sont démolis pendant l'été 1936 malgré les protestations de la Commission royale des monuments, dont le pouvoir est encore embryonnaire. Adversaires du projet, les autorités communales ne délivrent pas l'autorisation de construire. La justice s'en mêle et condamne le promoteur indélicat dont le bâtiment continue pourtant à s'élever. Ne doutant de rien, celui-ci fait appel de la décision mais finit par trouver un compromis avec la Ville qui craint un revirement des juges. Contraint et forcé, le collègue accepte du bout des lèvres le parachèvement du gros œuvre sur les sept premiers étages.

Un habitant de l'avenue de Tervuren, Albert Van Dievoet, s'en indigne et est bientôt relayé par la presse qui s'émeut de l'effet destructeur de ces grands immeubles qui se multiplient dans le ciel bruxellois. Il se désole de la laideur de la construction, "véritable caserne dépourvue de style", qui s'élève sous ses yeux, dans une lettre peu amène aux autorités communales. Et de déplorer "les architectes n'ont plus de talent ! Les édiles se désintéressent de la beauté de la ville ! C'est désastreux." Un peu plus tard, il constate le sabotage irrémédiable de la porte de Tervuren dont la perspective sur les arcades du Cinquanteaire est désormais bouchée. C'est une insulte posthume à la mémoire de Léopold II. On est en train de faire de sa capitale la ville la "plus bêtement laide d'Europe !".

Lorsque la Ville ordonne ensuite au promoteur entêté de démolir ce qui dépasse la hauteur admise, celui-ci fait mine de s'exécuter en rabotant la construction sur quelques mètres en retrait de l'alignement et continue inexorablement son ascension. Le 13^{ème} étage en est au stade des coffrages. A ceux qui lui ordonnent d'arrêter, il rétorque avec aplomb qu'il a l'accord du bourgmestre. Sa pugnacité aura été payante puisqu'il obtient, à l'arraché, un nouveau compromis pour 10 étages, dont les deux derniers en retrait. S'estimant satisfait, il démantèle les derniers qu'il a construits.



Les sculptures du parc du Cinquantenaire

- ↑ Traversez l'avenue de la Joyeuse Entrée pour pénétrer dans le parc du Cinquantenaire. Au centre, le buste d'un des pères fondateurs des Communautés européennes, Robert Schuman, a été conçu par Nat Neujean (1987). Au quatre coins de l'esplanade sont représentées des **allégories des quatre saisons**: le printemps (Henri Puvrez, 1958), l'été (Jean Canneel, 1958), l'automne (Gustave Fontaine, 1950), l'hiver (Oscar Jaspers, 1950). L'ensemble reflète l'existence d'un double courant, traditionnel et avant-gardiste;
- Au-delà de la première allée transversale, engagez-vous dans la partie droite du fer à cheval. Les principales sculptures du parc sont alignées le long du chemin. Très expressifs, les **bâtisseurs de villes** (Charles Van der Stappen, 1893) ont manifestement troublé Emile Verhaeren: "ces corps d'ouvriers, avec leurs déformations et leurs caractéristiques, leurs mains et leurs pieds énormes, leurs cous rêches, gonflés et résistants, leurs dos larges et bossués..." tandis que



3 L'hiver



3 Le printemps



4

Les bâtisseurs de villes



Le faucheur 4



5

le **faucheur** (Constantin-Emile Meunier, 1890-1892) est tout tendu à sa moisson. La troisième sculpture représente **Samson lançant des renards dans les champs des Philistins** (Jean-Baptiste Vanheffen, 1878): pour se venger des Philistins, Samson, juge d'Israël au 12^{ème} siècle avant Jésus-Christ, lia 300 renards l'un à l'autre par la queue, leur attacha des flambeaux et les lâcha au milieu des blés de ses ennemis pour les réduire en cendres;

- Au carrefour, rejoignez la partie des jardins qui fait face à la rotonde du Musée d'art et d'histoire. L'allée est bordée d'un **exèdre** semi-circulaire en petit granit du Hainaut, offert par les carrières à l'occasion de l'exposition de 1897. Il invite le promeneur à se reposer. Dans le fond à droite, se trouve le **dogue d'Ulm** (Jean-Baptiste Vanheffen, 1896), plus familièrement appelé le **chien vert**. Lors du 75^{ème} anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, une brillante exposition est organisée au Cinquantenaire et, à cette occasion, plusieurs sculptures sont exposées à l'entrée du parc de Woluwe, fraîchement inauguré. Face à une auberge, on pouvait voir un chien de bronze, rapidement patiné de vert. L'établissement s'appellera désormais le "Chien vert", et fera placer sur son toit une enseigne en ferronnerie de deux mètres de haut en forme de chien assis de couleur verte. Cette pièce de métal, disparue en 1967, a retrouvé une place d'honneur au dessus de la porte d'entrée de l'immeuble de bureaux qui a remplacé l'auberge. Le chien de bronze a, quant à lui, été replacé dans le parc du Cinquantenaire.



6

LA TOUR DE TOURNAI

Ce pastiche de tour de château médiéval néogothique avec mâchicoulis couverts, échauguettes et gargouilles animalières, a été édifié par Henri Beyaert (p. 450) en prévision de l'exposition de 1880, pour illustrer les possibilités techniques offertes par la pierre de Tournai. Il doit être mis en parallèle avec les colonnes de Quenast, démolies à la faveur des travaux routiers qui ont éventré le parc.

L'édicule, frappé aux armes de la ville hennuyère, présente un subtil jeu de lits alternés de briques et de pierres. A l'intérieur, quatre fines ogives de pierre servent de support aux quartiers de voûte en brique.

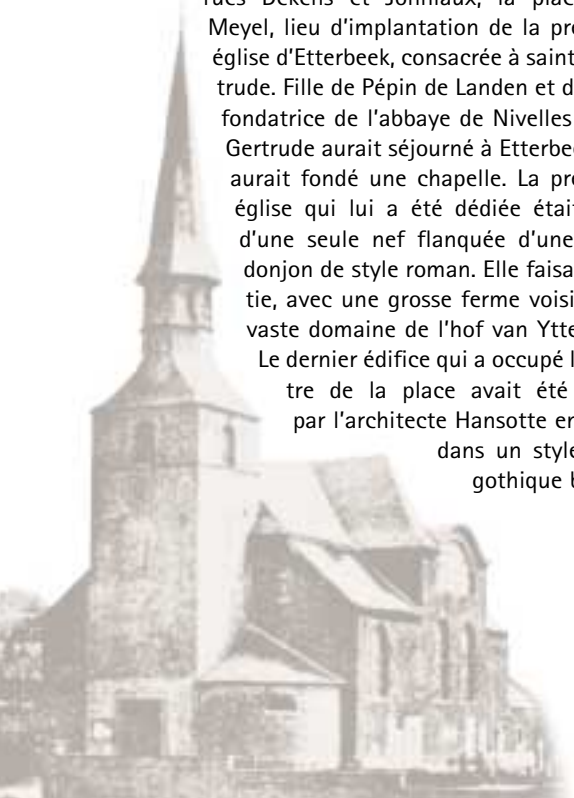
La place Van Meyel

↑ Quittez le parc du Cinquantenaire et traversez l'avenue des Nerviens pour rejoindre, par les rues Dekens et Jonniaux, la place Van Meyel, lieu d'implantation de la première église d'Etterbeek, consacrée à sainte Gertrude. Fille de Pépin de Landen et de Lida, fondatrice de l'abbaye de Nivelles (647), Gertrude aurait séjourné à Etterbeek et y aurait fondé une chapelle. La première église qui lui a été dédiée était faite d'une seule nef flanquée d'une tour-donjon de style roman. Elle faisait partie, avec une grosse ferme voisine, du vaste domaine de l'hof van Ytterbeek.

Le dernier édifice qui a occupé le centre de la place avait été édifié par l'architecte Hansotte en 1885 dans un style néogothique banal.



Rue Dekens





Mal construite et menaçant ruine, elle a dû être démolie un siècle plus tard. Seules ses cloches, disposées au milieu d'un terre-plein dépouillé, témoignent encore de sa présence.

La **place Van Meyel 7** a gardé un charme certain grâce à l'unité de style des immeubles d'inspiration néogothique et néo-renaissance flamande qui la bordent depuis la fin du 19^{ème} siècle. Briques rouges, grandes et étroites baies vitrées, pignons à redents ou à rampants, tourelles d'angle, linteaux de fenêtres surmontées de fausses arcades donnent à l'ensemble une élégance discrète. La casa rosa (n° 15 à 17), habitée autrefois par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et le n° 21 sont l'œuvre de l'architecte Hubert Marcq, thuriféraire de l'architecture néogothique dans nos régions. L'ancienne crèche Sainte-Gertrude, formant l'angle des rues Doyen Boone et Félix Hap ainsi que les n° 22 et 23, ont été dessinés par l'architecte Ramaekers. A son ouverture, la crèche





8

Montagne du Cinquantenaire

avait été placée sous le haut patronage de la princesse Clémentine, fille du roi Léopold II. Dirigée par les sœurs de Saint-Charles Borromée, elle a bénéficié du mécénat des bourgmestres d'Etterbeek, le notaire Félix Hap et Nestor Plissart, comme en témoigne le bas-relief au pied de la tour d'angle;

- ← Par la rue Doyen Boone, rejoignez la chaussée Saint-Pierre, une des plus anciennes voiries d'Etterbeek. A gauche, les escaliers de la Montagne du Cinquantenaire témoignent de l'importance du remblai effectué au moment de l'aménagement du plateau de Linthout en parc des expositions. La pente était telle que le prolongement de l'avenue de la Chevalerie qui traverse le site du Cinquantenaire devant les arcades, était devenu impossible. Un escalier monumental à sept volées de onze marches chacune, bordé de jardinets, a donc été aménagé d'après les plans de l'ingénieur Jean Stillmans (1910). Les immeubles en surplomb, construits dans les années 1960, ont remplacé une série de maisons de style moderniste édifiées dans l'entre-deux-guerres. La maison de l'architecte Théodore Janss, miraculeusement conservée dans le bas du site, en est l'archétype avec sa façade de crépis béton, sans ornement ni corniche;



INSTITUT TECHNIQUE ERNEST RICHARD

PLACE SAINT-PIERRE, 5

Cet ensemble monumental, construit en 1913-1914, était originairement destiné à abriter la justice de paix du canton d'Etterbeek. Mais, en cours de chantier, la commune décida d'y abriter une école moyenne (cycle inférieur des humanités) pour jeunes filles, qui ouvrit ses portes le 1er octobre 1915. C'est l'ingénieur-directeur des travaux de la commune, Jean Stillemans, qui en a dressé les plans dans un style éclectique comprenant une tour centrale qui évoque le beffroi. Très vite, l'école grandit et de nouvelles sections - primaire, commerciale et latine - sont ouvertes, ce qui rend son déménagement inéluctable vers de nouveaux locaux, aménagés en 1937-1938, avenue du Onze Novembre. C'est l'actuel Athénée André Vésale.



9

- ↑ La chaussée aboutit à la **place Saint-Pierre**, aménagée au début du 20^{ème} siècle au carrefour de plusieurs vieux chemins. Epousant la forme circulaire du square central, trente colonnes de béton bleu de hauteur variable alternent avec des jets d'eau, formant un bel ensemble de stèles dues au sculpteur Charlotte Marchal (2002);
- ← Remontez l'avenue des Celtes sur quelques dizaines de mètres;
- ← Et, ensuite, la rue des Francs que vous longez jusqu'à hauteur de la célèbre maison Cauchie.



La maison Cauchie 10

Au n° 5 de la rue des Francs est logée la maison personnelle et l'atelier de l'architecte, décorateur et peintre Paul Cauchie.

Paul Cauchie n'est pas le seul architecte à avoir construit sa propre maison, loin s'en faut. Mais il n'en a pas construit beaucoup d'autres... Cette maison est un manifeste où l'artiste et sa femme peintre, Catherine Voet, surnommée Lina (1875-1969), affirment leurs goûts et dont ils se servent comme devanture pour diffuser et vendre leur talent. A une époque où le conformisme social était autrement prégnant qu'aujourd'hui, il y fallait une certaine audace.

La maison Cauchie tient sans doute davantage de l'expression figurative ou graphique que de l'architecture, ici très linéaire et géométrique. Les matériaux nobles, typiques de l'architecture Art Nouveau, sont remplacés par un crépi qui recouvre la façade à la manière d'une toile de tableau. La pierre bleue est réservée au soubassement tandis que des colonnettes en bois supportent le porche du rez-de-chaussée. Les meurtrières qui l'encadrent fendent des cartouches de sgraffites, véritables cartes de visite présentant les multiples activités du couple Cauchie. Derrière le porche, le double escalier, dont une volée seulement conduit à l'entrée, encadre une large baie centrale.

Les **sgraffites** qui couvrent plus de la moitié de la façade, sont composés de motifs stylisés bien distincts, témoins d'un amour pour le travail soigné et maîtrisé. La surface picturale est centrée entre les pilastres latéraux tandis que des bandes plates horizontales sont prolongées par les montants en bois des balustrades. Au centre, une cariatide aux





bras levés soutient un cartouche "Par nous, pour nous", véritable profession de foi dans une démarche artistique personnalisée qui s'étend de la façade à la décoration intérieure, entièrement conçue par le couple d'artistes. Autour de la baie circulaire du dernier étage, un groupe d'allégories féminines représentent l'architecture, les beaux-arts – peinture, musique et sculpture – et les arts appliqués, comme l'orfèvrerie.

LA TECHNIQUE DU SGRAFFITE

Héritée de la plus haute antiquité, la technique du sgraffite était utilisée pour décorer certains éléments des édifices publics comme les frises, les piliers ou les pilastres. Après enduisage de la façade de couches superposées, l'enduit supérieur de couleur sert de support au dessin obtenu par incision dans la masse à l'aide d'une roulette dentelée ou, plus simplement, d'un clou de maçon. La sous-couche de mortier, noircie à la cendre de bois, réapparaît ainsi sur les contours. A la différence de la fresque, où les couleurs sont peintes à même un enduit blanc, le dessin du sgraffite est gravé et les couleurs mélangées dans la masse.

Remise à l'honneur à la Renaissance, la technique décorative est prisée par l'Art Nouveau dont le langage met à l'honneur le travail des artisans. Son utilisation en façade devient une mode qui ne survit pas à la Première Guerre mondiale.

Adolphe Crespin est considéré comme le père de l'école belge du sgraffite. Il travaille régulièrement en association avec l'architecte Paul Hankar. Outre Paul Cauchie, d'autres artistes lui emboîtent le pas, comme Privat Livemont qui travaille beaucoup pour l'architecte Henri Jacobs, Julien Dillens, Jean Baes ou Gabriel Van Dievoet, etc.



Les profilés plats et les plaques en fer plein des balustrades, les formes géométriques ou la répétition de certains motifs, comme les roses stylisées, témoignent de l'influence qu'exerce sur l'artiste un courant, plus moderne, de l'Art Nouveau incarné par l'école de Glasgow de Charles Rennie Mackintosh ou encore de la Sécession viennoise.

Chose rare, Paul Cauchie prolonge l'utilisation du sgraffite dans la décoration intérieure. Dans la salle à manger, il choisit de célébrer les cinq sens, personnifiés par des femmes toutes en courbes et profilées comme des déesses antiques qu'il insère entre les verticales des meubles et des boiseries.

Défigurée par ses occupants, coupables d'avoir recouvert les sgraffites intérieurs de papier peint, puis abandonnée à la mort de Catherine Cauchie, la maison faillit être remplacée par un quelconque immeuble à appartements en 1971. Sous la pression des défenseurs du patrimoine, elle est classée avant d'être patiemment restaurée par ses nouveaux propriétaires, Guy et Léo Dessicy, dans le but d'y installer un musée Tintin, avec l'accord enthousiaste d'Hergé. Le projet prenant plus d'ampleur, Guy Dessicy participera finalement à la fondation du Centre belge de la bande dessinée, installé depuis 1989 dans les anciens magasins Waucquez de la rue des Sables.

Entre 1981 et 1988, la maison Cauchie est restaurée avec soin par les architectes Jean-Jacques Boucau et Xavier de Pierpont, tandis que les sgraffites sont remis en état d'une manière remarquable par





PAUL CAUCHIE (1875-1952), DECORATEUR ET ARCHITECTE

Le fait que Paul Cauchie ait quitté la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts d'Anvers après deux ans pour suivre les cours de peinture de Christian Montald à Bruxelles indique sans doute une maturation de sa vocation. Il a dix-huit ans et se sent davantage d'atomes crochus avec le dessin et la peinture qu'avec les plans d'architecte. Contraint de gagner sa vie, il s'installe comme décorateur et n'hésite pas à offrir à sa clientèle toutes les techniques de décoration à la mode. Illustrateur de talent, il est sollicité pour des publicités et des couvertures de magazines. Son œuvre architecturale est, finalement, des plus réduites: trois maisons-ateliers à Bruxelles et deux villas jumelles à la côte belge. On peut y ajouter la conception et le mobilier de petites maisons préfabriquées aux Pays-Bas, pendant la Première Guerre mondiale. Bref, il n'y a pas de quoi lui assurer une postérité dans ce domaine. Par contre, dans le domaine de la décora-

les peintres Marc Henricot et Walter Schudel (1981). Une galerie d'art occupe désormais les caves et l'ancien atelier situé en fond de parcelle. Dans une ambiance sobre à dominante blanche, au milieu de quelques meubles en teck réalisés par Guy Dessicy, sont proposées des œuvres du couple Cauchie et les archives de la maison;



tion de façade et, en particulier, de la technique du sgraffite remise à l'honneur par le mouvement Art Nouveau, il donne toute sa mesure et en est le plus talentueux et le plus prolifique artisan en Belgique. On lui doit plusieurs centaines de ces fresques murales colorées à travers la Belgique, comme la frise du Musée des beaux-arts de Gand (1902) ou, plus près de nous, les motifs élégants de la maison Delune, avenue Franklin Roosevelt, ceux de l'ancien entrepôt Delhaize à la place des Armateurs ou le parement de façade d'une maison Modern Style, rue Malibran à Ixelles.

Que ce soit en décoration ou en peinture, Cauchie ne développe pas un style personnel. Il s'inspire avec talent des modes de son temps. Sa maison en est la plus éclatante illustration: la fenêtre, les boiseries japonisantes et l'utilisation des sgraffites sont signées Paul Hankar, la texture des matériaux et la géométrisation des formes se réfèrent à Josef Hoffman et à la deuxième génération des architectes de l'Art Nouveau, l'agencement et le mobilier de certaines pièces évoquent le Modern Style diffusé sur le continent par Charles Rennie Mackintosh. Dans ses toiles, appréciées de son temps, il s'essaye tantôt au symbolisme, tantôt au fauvisme ou encore au pointillisme et à l'expressionnisme.

PAUL CAUCHIE



- Longez les grilles du parc du Cinquantenaire qui bordent l'avenue des Gaulois jusqu'à l'entrée principale du parc. C'est là qu'aboutit la majestueuse avenue de Tervuren, dont le premier tronçon conserve d'intéressantes maisons de maître de style éclectique. Au n° 19, la villa Mariette, surmontée d'une tourelle, en est un bel exemple.



L'avenue de Tervuren **11**

C'est la perspective de l'exposition internationale et coloniale de 1897 qui sert de catalyseur à la construction de l'**avenue de Tervuren**, dont les premières esquisses remontent déjà à 30 ans en arrière, lorsque l'inspecteur-voyer Victor Besme concevait son plan des faubourgs.

Jusque-là, en effet, Tervuren et Bruxelles étaient reliées, via le carrefour des Quatre Bras, par la chaussée de Bruxelles, profilée et pavée sous le régime autrichien, entre 1726 et 1731. Plusieurs tentatives avaient été faites, en vain, depuis le régime hollandais, pour améliorer la situation.

Longue de 10 kilomètres, l'avenue doit relier les deux sites de l'exposition internationale: le Cinquantenaire et le domaine royal de Tervuren, consacré à son volet colonial. Le roi des Belges, Léopold II, avait préféré ce site à celui du Cinquantenaire, jugé trop exigü pour l'éclat particulier qu'il voulait donner à la section congolaise de l'exposition, destinée à présenter le bilan de vingt années d'entreprise coloniale.

Le modèle d'avenue choisi était celui de l'avenue Louise: une double chaussée centrale flanquée de deux promenoirs. Au-delà du square Montgomery, l'avenue comportait un promenoir central destiné aux piétons, aux cyclistes, aux cavaliers et à la plate-forme du tramway. Seule section de l'avenue



à développer une largeur maximale de 80 mètres, interrompue par un rond-point décoré de rhododendrons, le tronçon qui traverse le domaine de Ravenstein jusqu'au parc de Tervuren a été réalisé d'après les plans paysagers de Louis Van der Swaelmen. Des moulages en plâtre vernissé de 26 statues et 8 vases avaient été placés, en prévision de l'exposition, entre les arbres dans la ligne droite qui mène au palais colonial.

Si les différents pouvoirs publics concernés sont rapidement convaincus de l'intérêt de l'entreprise, le vote du budget nécessaire ne s'est pas fait sans mal. Les localités traversées étaient jusque-là mal reliées entre elles et tenues à l'écart de la capitale en raison de communications malaisées par des chemins de terre et des chaussées impraticables.

Une convention, datée du 10 juin 1895, charge l'entrepreneur Edmond Parmentier, homme lige du roi, de la construction des quatre premières sections de l'avenue de Tervuren depuis le Cinquantenaire jusqu'aux Quatre Bras et lui concède la ligne de tramways de Saint-Josse-ten-Noode à Tervuren. En échange de la prise en charge des expropriations et des travaux de voirie, l'entrepreneur pourra en lotir les excédents à son profit. Cela représente 60 hectares sur les 122 à exproprier, non compris les 20 hectares offerts par le roi lui-même.

L'Etat s'occupera, de son côté, des deux tronçons qui traversent la forêt de Soignes et le domaine de



Ravenstein jusqu'au parc domanial de Tervuren, puisque les terrains appartiennent déjà à l'Etat ou au roi. Un budget de 69.410 € sera dégagé sur celui des Ponts et Chaussées et un subside de 37.184 € inscrit au budget extraordinaire en faveur de Parmentier, soit une enveloppe globale de 19.335.694 € d'aujourd'hui.

Large de 57 mètres, sans compter les zones de recul de la bâtisse, l'avenue a été achevée en moins de deux ans. La réception a eu lieu dans les délais convenus, le 19 mai 1897. Pour assurer plus de grandeur et d'unité à l'avenue, Léopold II a préféré faire planter des marronniers à fleurs blanches tout le long de son parcours plutôt que les essences diverses sélectionnées par les entrepreneurs. Les ormes, tilleuls, platanes et hêtres qu'ils avaient commandés seront utilisés pour l'aménagement du parc de Woluwe, achevé dix ans plus tard par les architectes paysagistes Elie Lainé et Louis Van der Swaelmen (*v. Bruxelles en vert*).

Le premier tronçon de l'avenue de Tervuren, entre la rue des Tongres et le square Montgomery, a gardé de nombreux hôtels particuliers dont la construction remonte à la création de l'artère. L'ar-





chitecte Charles Neirynck s'y est illustré maintes fois puisqu'il est l'auteur des maisons portant les numéros 27 à 37, 40, 48, ainsi que de l'hôtel néorenaissance italienne abritant, au numéro 64, l'Institut Cervantès de Bruxelles.

Les passions humaines au Cinquantenaire

- ↖ De retour dans le parc du Cinquantenaire, empruntez l'allée qui contourne la fontaine monumentale par la droite. Dans le cabinet de verdure qui la longe se trouve le monument aux **aviateurs morts pour la patrie**, conçu en 2001 par le sculpteur Claude Rahir;
- ↗ Rejoignez les arcades du Cinquantenaire. A votre droite s'ouvre l'entrée monumentale du Musée royal de l'armée et d'histoire militaire (p. 121). Il s'étend dans tout le quadrilatère comprenant la grande halle Bordiau et la halle métallique de la cour intérieure, réappropriée après l'exposition de 1897;
- ↑ Longez la colonnade (p. 123) et la halle Bordiau (p. 115);
- Passez devant la grande rosace d'acier et de verre;



L'ÉCOLE ROYALE MILITAIRE

12

C'est en 1834 que Jean-Jacques Edouard Chapelier, lieutenant colonel de l'armée française, reçoit du jeune roi des Belges, Léopold Ier, la mission d'organiser une école d'officiers d'élite sur le modèle de l'École polytechnique parisienne. Les tensions persistantes avec les Pays-Bas en rappelaient la crue nécessité, même si la tradition des académies militaires existait dans nos régions depuis de nombreux siècles. La priorité est d'abord donnée à la formation des officiers de l'artillerie et du génie avant de s'ouvrir, quinze ans plus tard, aux autres armes.



Après avoir posé ses pénates dans les locaux de l'ancienne abbaye du Coudenberg, rue de Namur, l'école investit les locaux de l'abbaye de la Cambre en 1874. L'exiguïté et l'insalubrité des locaux rendent toutefois son déménagement urgent. La Ville de Bruxelles offre alors à l'armée un vaste terrain situé aux abords de l'ancien champ de manœuvres du plateau de Linthout, reconverti en parc depuis 1880. Equipés de tout le confort possible pour l'époque, dont le chauffage central, les nouveaux bâtiments, construits par l'architecte Henri Maquet à front de l'avenue de la Renaissance, sont inaugurés en 1909. Pour les adapter aux nécessités nouvelles, ceux-ci ont fait l'objet d'un vaste programme de reconstruction et rénovation étalé sur une dizaine d'années à partir de 1994. Au terme d'un concours, celui-ci a été conçu et dirigé par l'association des architectes des bureaux Assar et Teams avec le bureau d'études Tractebel Development. Sur un sous-sol comprenant d'importantes installations sportives, des nouveaux bâtiments ont été implantés le long de l'enceinte de l'école afin de dégager au maximum la partie centrale, occupée par les cours et jardins, et d'ouvrir l'ensemble sur l'extérieur. Le complexe, comprenant les anciens bâtiments classés ou non et les nouvelles constructions, a été divisé en quatre zones fonctionnelles homogènes - état-major et services, personnel académique, accueil et salles de conférences, vie quotidienne des élèves - avec un promenoir de liaison.



- ← Empruntez ensuite l'allée de platanes qui aboutit sur le pavillon des passions humaines en longeant les installations sportives de l'École royale militaire;
- ↑ L'extrémité de la longue allée bute sur le **Pavillon des passions humaines** qui abrite la célèbre et scandaleuse sculpture en bas-relief de l'artiste Jef Lambeaux (1852-1908).



LE PAVILLON DES PASSIONS HUMAINES

13

Le Pavillon des passions humaines abrite une immense sculpture en relief en marbre de Carrare sur le thème des plaisirs et malheurs de l'humanité débridée sous la figure fantomatique de la mort, ailée et drapée dans un linceul. Conçue à partir de 1886 par Jef Lambeaux et achetée par le gouvernement belge en 1890, elle est exposée dans un pavillon réalisé par le jeune architecte Victor Horta, dont c'est le premier monument. Stagiaire chez Alphonse Balat, il a obtenu cette commande par son entremise.

Il s'agit d'un petit temple classique dont l'ornementation porte les premiers traits timides de l'Art Nouveau: colonnes aux fines cannelures interrompues, proportions de l'entablement et forme du fronton. Un éclairage zénithal naturel baigne l'ensemble de la pièce et révèle le moindre détail de la composition de Jef Lambeaux. Celui-ci a d'ailleurs demandé à Horta de murer la pièce, d'abord ouverte derrière les colonnes, pour mieux focaliser la lumière sur la sculpture. Le monument n'a jamais été achevé: la porte monumentale actuelle est provisoire et le fronton est toujours orphelin de sa décoration sculptée.



Inauguré officiellement en 1899, le pavillon a été fermé définitivement au public après trois jours en raison du scandale et des polémiques moralistes dont la sculpture très dénudée de Jef Lambeaux était l'objet. Elle a d'ailleurs valu à l'artiste le surnom de "Michel-Ange du ruisseau". L'incident, qui prêche aujourd'hui à sourire, n'est pas isolé. Lors de l'exposition universelle de Liège de 1905, le Faune mordu est victime d'une campagne de presse, orchestrée par la très catholique Gazette de Liège, contre les nudités sculptées ou peintes qui portent atteinte à la décence. Résultat immédiat, le groupe de Jef Lambeaux, dissimulé sous une toile d'emballage, est descendu de son piédestal et dissimulé dans une caisse avant l'ouverture de l'exposition. Les protestations de l'artiste, fermes mais tout empreintes de courtoisie, n'y changeront rien. S'élevant contre la basse interprétation de quelques tartuffes anonymes, il plaint "ces tristes personnages qui, dans la patrie de Rubens et de Jordaens, ne peuvent voir un nu sans que leur imagination malade entre en travail !".





Sur la droite du pavillon, la **grande mosquée de Bruxelles** a été achevée en 1978, sur les plans de l'architecte tunisien Mongi Boubaker. Celui-ci a remodelé un pavillon circulaire construit par Ernest Van Humbeek dans un style arabisant avec porche et minaret. Derrière une façade en brique et marbre, l'intérieur abritait un panorama de 114 mètres de long sur 14 mètres de haut, peint par le portraitiste Emile Wauters et représentant les rives du Nil et la ville du Caire. Il était l'un des clous de l'exposition de 1897 que l'on pouvait admirer à partir d'une tribune surélevée. Son état de conservation lamentable lui a valu, quelques années plus tard, le surnom peu amène de "sordide verrue". La restauration de l'édifice étant ensuite jugée trop onéreuse, on décida d'enlever la toile pour la mettre à l'abri dans les musées. En 1967, le roi Baudouin I^{er} a fait don du bâtiment au roi Fayçal d'Arabie Saoudite qui décida de le convertir en mosquée. L'architecte Boubaker a supprimé le porche arabisant surmonté d'un bulbe ainsi que ses annexes au profit d'une clôture en béton qui rappelle la forme de l'édifice. A l'intérieur, il a aménagé, selon les vœux de son commanditaire, salles de classe, de réunion et de prière.



Avec le **monument à la mémoire des Belges morts pour l'œuvre coloniale** ¹⁴, caché à gauche de l'allée, Thomas Vinçotte a signé un monument dans l'esprit colonial de son temps, remis en cause par l'histoire. L'imagerie obsolète qu'il véhicule nous plonge dans le monde des valeurs que la Belgique de l'époque entendait promouvoir, celles de son œuvre "civilisatrice" en Afrique. Commandé en 1911, il n'a été inauguré qu'en 1921 en raison des retards pro-



voqués par la guerre. Dans le registre inférieur, un jeune noir, nu et étendu dans les hautes herbes de la rive avec un crocodile entre les jambes, représente le fleuve Congo. Il est entouré de deux groupes sculptés en haut-relief: à droite, le soldat belge se dévoue pour son chef blessé à mort, le sergent De Bruyne; à gauche, le soldat belge anéantit le marchand d'esclaves. Sur le bandeau central, en bas-relief, le continent africain, désormais ouvert à la civilisation, est symbolisé par la foule s'avançant de droite à gauche vers le groupe de militaires entourant leur chef, Léopold II. Au-dessus de cette frise, couronnant l'édifice, la Belgique accueillant la race noire est représentée sous les traits d'une superbe jeune femme, assise et tenant une torche dans la main gauche;

- ← Rejoignez la sortie du parc située dans le prolongement de la rue de la Loi. A droite, le mémorial au général Thys (1849-1915) est dû au ciseau de Frans Huygelen (1926);
- ↑ Par la rue de la Loi, rejoignez le rond-point Robert Schuman, point de départ de la promenade.

Le soldat belge anéantit le marchand d'esclaves



THOMAS VINÇOTTE (1850-1925)

Sa vocation pour la sculpture, Thomas Vinçotte l'a connue très jeune. Dès l'âge de seize ans, il fréquente les cours d'Eugène Simonis et de Jean-Joseph Jacquet à l'académie de Bruxelles. Après avoir longtemps étudié à l'école des beaux-arts de Paris, il enseigne toute sa vie la sculpture à l'Institut supérieur national des beaux-arts d'Anvers. Son œuvre multiple – décors, bustes, monuments publics – est unanimement appréciée.

Le cheval, un de ses sujets favoris, revient dans ses sculptures les plus connues: le dompteur de chevaux de l'avenue Louise, le quadrigé élevant le drapeau national des arcaades du Cinquantenaire ou, encore, la statue équestre du roi Léopold II à la place du Trône.



Hommage à Léopold II